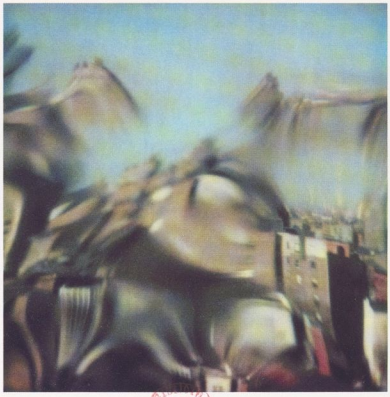
# À ma fenêtre

André Kertész
Peter MacGill
Didier Pemerle

Herscher



*à ma fenêtre*

ANDRÉ KERTÉSZ

*HERSCHER*

DL-21-12-1981-37383

© 1981 : ANDRÉ KERTÉSZ

Droits pour l'édition en langue française par accord avec New York Graphic Society/Little, Brown and Company, Boston, USA : Editions Herscher, Paris.

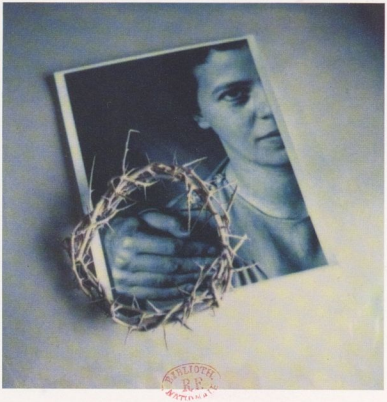
Tous droits réservés.

IMPRIMÉ AUX ETATS UNIS
AU MOIS DE SEPTEMBRE 1981 PAR ACME PRINTING,
4 COLBY STREET, MEDFORD, MASSACHUSETTS 02155

ISBN 2-7335-0025-2
Dépôt légal 0026 4ème trimestre 1981



*à Elizabeth*


BIBLIOTECA
R.E.
MADRID

# *à ma fenêtre*

A quatre-vingt-sept ans, André Kertész vit seul à New York dans un appartement qui domine Washington Square. Il fait partie des premiers occupants de l'immeuble, où il a passé vingt-huit ans déjà.

Son intérieur est plein de lumière et d'histoire. Un appareil—un trente-cinq millimètres—est dans un coin de la pièce, sur son pied, et Kertész est toujours prêt à choisir une focale et à cadrer, à travers sa fenêtre, une image, de celles qui, quelle que soit leur date, ont marqué la photographie du XXe siècle. Les immeubles, dehors, sont là pour lui.

Réveillé de bonne heure chaque matin, Kertész se lève et se livre à un examen de la lumière qui l'environne. Il photographie quotidiennement, au point que, parfois, il en oublie de manger. Il est comme ça. Sa vie est faite du besoin impérieux de faire passer dans la photographie une abondance croissante d'idées et de sentiments.

Kertész ne cesse de se déplacer, et à une allure qui en fatiguerait d'autres au bout de cinq cents mètres. Il y a toutefois des pauses, comme quand il veut faire remarquer le spectacle d'un groupe de personnes, d'une statue et, bien sûr, d'oiseaux. La lumière ne se fait sur le sujet que lorsque la focale est déterminée; le téléobjectif est choisi parce qu'il ramasse l'image sur elle-même et en fait la somme.

Kertész aime voir ce que font les autres photographes, et généralement cela le rend disert. Il est prompt à comprendre ce qu'il voit, et sait l'exprimer simplement. Regardant un ensemble d'oeuvres d'un jeune photographe, il dit: "Aucune atmosphère", et il avait raison. Kertész n'attend jamais moins de son propre travail, et, en tant que professeur, il transmet une exigence à laquelle lui-même n'a cessé de se mesurer depuis près de soixante-dix ans.

En 1974, un de ses amis offrit à Kertész un Polaroïd SX-70. Il le mit dans un coin et n'y pensa plus guère. D'autres choses, à l'époque, prenaient son temps.

Il n'en fut pas de même lorsque, en 1978, on lui offrit un autre appareil avec une cartouche de films. Il chargea l'appareil comme s'il l'avait déjà fait une centaine de fois, car il semble savoir d'instinct se servir de toutes les machines à capter la lumière. Se dirigeant vers la fenêtre, il s'approcha d'un ensemble d'objets qui, dans la réalité, semblaient irréels par la façon dont il les avait disposés—en équilibre. Sur un bol était posé un coeur de verre appuyé sur un oiseau, lequel était lui-même soutenu par des boîtes empilées sur une trentaine de centimètres. L'oeil fixé au viseur, Kertész ne cessa de se déplacer, cherchant le cadrage. Je retenais mon souffle, craignant que la construction ne s'écroule. Il retint aussi le sien afin d'assurer la stabilité d'un temps de pose qu'il savait long. Il déclencha ; le cliché sortit et l'image apparut, rapidement développée. "Voilà", dit-il en français.

* * *

Je suppose que Kertész a encore passé des heures à photographier. Il est ainsi . . .

Avec les objets qu'il collectionne depuis quarante ans, Kertész entreprit la longue série des natures mortes à la fenêtre qu'on peut voir dans ce livre. C'est ici même que, voilà plusieurs années, il avait fait des photos d'une qualité qui justifia leur publication dans l'album *Washington Square*. Ce qui fait la différence avec cette époque, ce sont les sentiments nouveaux que Kertész veut exprimer.

Kertész nie que ses photographies symbolisent autre chose que son propre vécu. Nous sommes pourtant d'un avis différent. Le buste féminin en verre, présence forte et répétée, est pour Kertész un élément de la réalité. Il l'étudiait chaque jour, réagissant systématiquement à la lumière, au choix et à la disposition des modèles. Le livre, toutefois, a une autre dimension: il est à la mémoire de sa femme, Elizabeth. Trace visuelle des époques et des circonstances vécues en sa compagnie, les images mettent en mémoire les souvenirs de Kertész.

Les photographies existent sur plusieurs plans simultanés. Elles contiennent d'infinis enseignements sur la façon dont Kertész sait ordonner un sujet, pencher vers le surréel, en appeler au bizarre, employer la couleur et, plus généralement, traiter les problèmes que pose l'art bidimensionnel. Elles sont l'oeuvre considérable d'un grand maître respecté et elles apportent des réponses aux questions que pose une discipline très répandue sinon très valorisée: la photographie à développement instantané.

Kertész a franchi une nouvelle étape en enrichissant sa vision des apports générateurs de ce nouveau médium. Ce procédé lui permettait de réagir immédiatement à ce qu'il avait sous les yeux, et de retoucher sur place la prise de vue. Non content de maîtriser le délicat matériel Polaroïd, il le plia à son exigence artistique.

Mais en allant plus loin, on trahirait l'intention de ce livre.

Kertész, lorsqu'il est interviewé, reste serein, assuré que ses photographies expriment clairement ses idées et ses sentiments. Aussi répond-il laconiquement aux questions.

PETER MacGILL: André, quand vous avez commencé à travailler avec le Polaroïd, aviez-vous déjà l'idée de quelque chose qui aboutirait à la publication d'un livre?

ANDRÉ KERTÉSZ: Non. La raison en est que, à l'époque, je passais la plupart de mon temps dans mon appartement, et j'ai trouvé naturel d'y faire des photos.

PM: Saviez-vous ce que vous alliez photographier?

AK: Je vivais dans le souvenir d'Elizabeth. Nous sommes, vous le savez, restés ensemble quarante-cinq ans. J'ai toujours l'impression qu'elle est ici. Tout ce qui arrive reste lié à elle, et lié à ce qui nous est arrivé ensemble.

PM: C'est donc pour elle que vous avez fait ces photos?

AK: Non. Je n'ai pas eu l'intention de faire ce genre de livre. Mais après avoir vu les photos toutes ensemble, j'ai compris que j'avais fait cela à la mémoire d'Elizabeth. Tout ce que vous y voyez évoque nos relations quotidiennes, nos plaisanteries, etc.

PM: Attendiez-vous que la lumière vous convienne pour faire ces photos?

AK: C'est cela qui est terrible. Si, le matin, le ciel était beau, je commençais à photographier. Souvent, je m'apercevais trop tard que je n'avais pas pris mon petit déjeuner. Le lumière changeant sans cesse, je ne voulais rien en perdre. Quelquefois la photo ne donnait pas ce que j'en attendais. Alors je recommençais, encore et encore . . .

PM: En oubliant le petit déjeuner?

AK: Et le dîner, à cause du ciel du soir.

PM: André, à voir ces photos, on pourrait déduire facilement que vous êtes un peu collectionneur.

AK: Oh, j'ai beaucoup, beaucoup de petites choses. Leur valeur n'est pas forcément artistique, elle est sentimentale, dans l'idée que nous nous en faisions. Vous pouvez imaginer combien d'objets j'ai pu rassembler en quarante-cinq ans en Amérique. Avec une bonne lumière et dans de bonnes conditions, ces choses m'ont donné certaines idées.

PM: André, il y a une figure féminine en verre dans bon nombre de vos photos. Pouvez-vous m'en parler?

AK: Oui. J'avais le Polaroïd depuis peu de temps quand j'ai découvert cette statuette de verre dans la vitrine d'une librairie. J'ai trouvé que les épaules et le cou ressemblaient à ceux d'Elizabeth. *Voilà*. Je me suis longtemps retenu de l'acheter, trois mois peut-être. Non, je ne voulais pas l'acheter, non je ne l'achèterais pas, et à la fin j'ai cédé. J'en suis devenu fou et à partir de là sont nées toutes les choses qui sont dans ce livre. Chaque photo en appelait une autre. Si vous êtes attentif aux variations, vous verrez que les expressions du visage de verre sont toutes différentes; et même appartiennent à des mondes différents.